

PRIX DU MEILLEUR
FILM DOCUMENTAIRE
PRIX DE LA MEILLEURE
MUSIQUE ORIGINALE
GOYA


SSIFF
NOUVEAUX RÉALISATEURS
MENTION
SPECIALE
2024


SÉLECTION
OFFICIELLE
FESTIVAL INTERNATIONAL
DU FILM DE ROTTERDAM 2025

LA GUITARRA FLAMENCA DE YERAI CORTÉS

UN FILM DE
LittleSpain

RÉALISÉ PAR
ANTÓN ÁLVAREZ



Directeurs de la photographie URI BARCELONA, DIEGO TRENAS, ARNAU VALLS, ALVAR RIU, NAUZET GASPAR Post-production GUSA ALONSA-PIMENTEL
Montage MARCOS FLÓREZ (NUMAX), CRISTÓBAL FERNÁNDEZ Administrateur de production JÓRGE DEVORA
Son ANTÓN ÁLVAREZ, YERAI CORTÉS, HARTO RODRÍGUEZ, GABRIEL GUTIÉRREZ Directeurs de production YAGO LÓPEZ ABRIL, CLAUDIA CLOT
Producteurs exécutifs CRIS TRENAS, CHAVELA UTRERA Producteurs CRIS TRENAS, ANTÓN ÁLVAREZ, SANTOS BACANA

Bodega
CINEMA

Bodega Films

Présente

LA GUITARRA FLAMENCA DE YERAI CORTÉS

Un film de
ANTÓN ÁLVAREZ

Goya 2025 - Prix du Meilleur film documentaire
Goya 2025 - Prix de la Meilleure musique originale
2024 - Ouverture du Festival de cinéma de San Sebastian

Espagne / 2024 / 1h35 / 1:1.85 / Dolby 5.1

Matériel de presse téléchargeable sur www.bodegafilms.com

Distribution
Bodega Films
63, rue de Ponthieu
75008 Paris
Tél. : 01 42 24 06 49
bodega@bodegafilms.com

Relation presse
Thierry Videau
Téléphone : 06 13 59 67 73
tvideau.presse@gmail.com

*“Le film explique que nous pouvons faire de belles choses
à partir de ce qui est tragique”*

—— SYNOPSIS ——

Quand Antón Álvarez rencontre Yeraí Cortés, il est fasciné par son talent et intrigué par son histoire familiale. Yeraí, figure singulière du flamenco, respecté aussi bien par les gitans les plus traditionalistes que par les artistes avant-gardistes de la nouvelle vague, décide d’entreprendre un voyage avec Antón pour enregistrer un disque. Ses chansons permettent à Yeraí d’affronter son passé et d’explorer un secret de famille dans une tentative de rédemption vis-à-vis de ses parents.

Guitariste, lauréat du prix «Guitarra con Alma» au Festival de Jerez, producteur, compositeur, musicien passionné et créatif, il se considère comme un musicien compulsif qui ne connaît pas d'autre façon de vivre que par et pour l'art.

Biographie

Yerai Cortés Merino, plus connue sous le nom artistique de Yeray Cortés, est née à Alicante en 1995. Son père, Miguel, et sa mère, María, l'ont initié à la musique flamenco et lui ont appris à jouer de la guitare dès son plus jeune âge. Il a commencé par le cajón et a accompagné son père dans les falsetas de Paco de Lucía et Tomatito jusqu'à ce qu'il décide de prendre la guitare et n'en a plus joué depuis, bien qu'il joue parfois de la batterie et du piano. Il a commencé sa carrière dans les meilleurs tablaos de flamenco de Madrid et dans les grands théâtres d'Espagne tels que le Teatro de Bellas Artes (Madrid), le Teatro Coliseum (Barcelone), le Teatro Lope de Vega (Séville), etc. Un grand professeur qui lui a ouvert les portes de « tocar pa bailar » est son parrain Norman Contreras.

Il a eu la chance d'accompagner de grands artistes tels que : La negra, La Tana, Richard Bona, Marcos flores, Alfonso Losa, Manuel Liñan, Las hermanas Bautista, Chuchito Valdés, Javier Colina, Farruquito et autres. Il est également compositeur et interprète

de chansons telles que « La Zapatera » de Juan Debel & Yerai Cortés et du spectacle « FlamenKlorica » de Vanesa Coloma. En 2021, il a reçu le prix Guitarra con Alma du Festival de Jerez pour sa guitare dans Al fondo ríela de Rocío Molina. Il a également été compositeur et arrangeur pour Tania García, pour laquelle il a composé et produit ses disques, parmi de nombreux autres artistes nationaux.



Antón Alvarez, connu comme C. Tangana sur la scène musicale, présente son premier long-métrage comme réalisateur, *La guitarra flamenca de Yerai Cortés*, dans la section New Directors du 72e Festival de San Sebastian. Il nous parle des motivations et des influences qu'il y a derrière ce film, qui tourne autour du guitariste de flamenco d'Alicante Yerai Cortés et d'un secret familial qui doit être raconté.

Cineuropa : Vous venez du monde de la musique ; le film raconte l'histoire d'un musicien. Qu'est-ce qui vous a donné envie de faire ce film et de vous lancer dans la réalisation ?

Antón Alvarez : Dès que nous avons fondé Little Spain, le rêve de réaliser mes propres films s'est transformé en une idée un peu plus réaliste. C'est en apprenant à écrire des films que je suis tombé sur ce sujet. J'ai senti quelque chose de très spécial quand j'ai rencontré Yerai, surtout quand il m'a raconté les histoires personnelles qui inspirent sa musique. D'une certaine manière, c'est lui qui m'a choisi, parce qu'il savait déjà qu'il voulait raconter tout cela.

Qu'avez-vous trouvé intéressant dans l'histoire de cette famille ? Que vouliez-vous raconter à travers elle ?

Pour le dire de manière générale, le film explique comment nous pouvons faire de belles choses à partir de la tragédie. C'est quelque chose de très espagnol et de très flamenco. Yerai raconte littéralement sa vie avec sa guitare, et cette sincérité brutale m'impressionne. Je crois que je voulais faire un film d'amour. Pas forcément romantique, mais d'amour. L'amour d'une mère, l'amour d'une femme, l'amour d'un frère.

Vous racontez une histoire compliquée... Comment ça s'est passé, quand vous vous êtes rapproché de l'intimité de cette famille ?

Ce fut difficile et merveilleux. Il y a eu des moments de doute, parce que tous les gens qu'on

voit ici se sont beaucoup dévoilés, mais le résultat, c'est que nous sommes tous à San Sebastian en train de fêter le film, donc je suis ravi.

Avez-vous voulu rester le plus fidèle possible à l'histoire réelle que vous racontez ici ou y a-t-il aussi des passages de fiction ?

Pour moi, ce n'est pas un récit de documentaire. Ce n'est pas un biopic, ça ne ressemble en rien à un reportage, ce n'est pas un film informatif. C'est un film fait d'émotions, comme n'importe quel film de fiction. Ce qui se passe, c'est que les choses qui sont racontées ici ne sont pas inventées. Je peux déjà vous dire que pour moi, c'est un film d'amour. Les seuls moments mis en scène sont certains des moments musicaux. Le reste est montré comme ça s'est produit.

Vous vous présentez et vous apparaissez comme interlocuteur dans plusieurs des conversations du film. Saviez-vous dès le départ que vous vouliez être dedans ?

J'avais peur de ne pas donner un visage au film, qu'on ait l'impression que ce que je raconte, c'est «la vérité», ou quelque chose comme ça. Pendant toute la confection du film, j'ai senti un peu de pudeur à m'insérer à ce point dans la vie d'un ami, alors je me sentais plus à l'aise en établissant clairement qu'on influe sur tout ce qu'on regarde.

Au-delà du sujet, la musique est très présente dans le film, comme une sorte de narratrice supplémentaire. Comment vous rapportez-

vous à la musique, du moins comment vouliez-vous utiliser ce mode d'expression dans du cinéma ?

Oula ! La musique, on pourrait en parler pendant des heures. Nous avons filmé le flamenco d'une manière très spéciale. Tout le film est une espèce de réponse à *Flamenco, Flamenco* de Carlos Saura, un de mes films préférés. Nous avons tourné avec en tête l'idée de beaucoup respecter le direct : le moment. Nous avons laissé tous ces petites erreurs qui rendent les choses uniques. Disons que nous avons essayé de faire tout le contraire d'un vidéoclip. Pour moi, l'expérience

qu'on vit au cinéma est quelque chose de très immersif et spécial : les gens doivent aller entendre ce film en salle, surtout ceux que ne sont jamais allés à une fête de flamenco.

Dans vos prochains projets audiovisuels, avez-vous envie de continuer à raconter des histoires sur les musiciens ou des histoires où la musique a un rôle clef, ou est-ce que vous aimeriez aussi faire d'autres types de films ?

Je veux faire de la fiction, je veux écrire des scénarios [il sourit].

Interview par Júlia Olmo / Cineuropa

INTERVIEW

ENTRE YERAI CORTÉS ET ANTÓN ÁLVAREZ

Il y a un moment où votre père vous dit quelque chose comme : “Mais toi, qu’est-ce que tu gagnes avec tout ça ?”

Y. C. : Ce que dit mon père me fascine, c’est une véritable déclaration d’amour d’un père à son fils, qui veut simplement que tout se passe bien pour lui. Ce que je retiens de tout ça, c’est un apprentissage. On a ouvert une porte, un espace qui n’existait pas avant. Je savais qu’en abordant certains sujets, ça pouvait être un peu guérisseur — ou bien dévastateur. Mais j’avais l’intuition que ça allait être bon pour moi, et pour les gens qui m’entourent. Ce n’est pas seulement mon histoire, c’est mon histoire et celle des miens.

Le film est aussi, d’une certaine manière, le point de départ d’une relation entre vous deux. Comment cette connexion s’est-elle créée ?

Y. C. : Ce qui nous a beaucoup rapprochés, c’est la passion, la curiosité, l’envie de faire des choses qui nous nourrissent. Mais également des choses qui nous sont inconnues et qui peuvent ne pas fonctionner. C’est ce vertige qui nous a soudé. Et, sur un plan plus personnel, on a aussi construit cette relation en coulisses : on est sortis dîner, on est allés à des concerts, on a fait la fête ensemble... C’est là qu’une vraie fraternité s’est créée — et elle se ressent dans le film !

A. Á. : Ce qui m’a frappé chez Yeraí, c’est la façon qu’il a de mettre sa vie en jeu quand il compose. Tout ce qu’il écrit part d’une douleur, d’une expérience ou d’un ressenti très personnel. Je m’y suis reconnu immédiatement. Tous les deux, on aime se pousser hors de nos zones de confort. Et pour moi, de façon un peu égoïste, Yeraí a été la porte d’entrée dans le monde du flamenco. Pas tant à travers le film, mais dans

ma vie personnelle : les fêtes où il m’a emmené, la musique qu’il m’a fait découvrir en live... C’est un immense cadeau pour moi.

Le film est aussi un acte de générosité partagé : l’un a livré son histoire et son intimité ; l’autre, ses moyens et son nom.

Y. C. : On en a souvent parlé en soirée, quand on était un peu plus sensibles que d’habitude : “Tu me donnes beaucoup.” — “Non, c’est toi qui me donnes.” — “Oui, mais tu dois être conscient que toi aussi, tu m’apportes énormément...” C’était presque une compétition de gratitude, à qui dirait le plus de bien à l’autre. J’adorais ces moments-là.

A. Á. : Je me suis senti choisi par Yeraí. Il avait entre les mains quelque chose de très précieux pour lui : sa vie personnelle et sa carrière. Grâce à ça, j’ai appris à faire du cinéma, j’ai participé à une œuvre qui me dépasse complètement. Et puis, il y a eu cette porte ouverte vers le flamenco : mieux le comprendre, savoir quand taper des *palmas* sur une *bulería*... J’aimerais bien être *palmero* pour Yeraí Cortés ! [rires]

Vous avez aussi en commun d’être des artistes entre deux mondes. Pour Yeraí, comme le montre le film, entre la culture gitane et la modernité.

Y. C. : Je pars du principe qu’on est un peu tous dans cet entre-deux, ça ne m’est pas réservé. Nous sommes tous curieux. Mais parfois on peut également se sentir enfermé, quand on nous dit : “Tu dois faire ça comme ton grand-père, ton oncle, ton père...” Il y a plein d’héritages qui ne sont pas utiles à la vie d’aujourd’hui. Le silence, le fait de tout garder pour soi, par exemple...

Est-ce que cela a généré des conflits autour de vous ?

Y. C. : Un peu, oui. Une question revient souvent :

parmi toutes ces facettes, qui suis-je vraiment ? J’aime l’idée d’en être incertain. Même si parfois je me demande si je manque d’identité propre ou si je suis seulement en train de me chercher. J’aime laisser la place au doute, à la remise en question, au mouvement.

Aviez-vous une forme de respect ou de retenue, en tant que payo, à l’idée d’entrer dans la communauté flamenca ou gitane pour raconter une histoire comme celle-là ?

A. Á. : Ce respect, je le ressentais surtout par rapport à la vie personnelle de Yeraí, et pas tant vis-à-vis de la communauté flamenca ou gitane. Justement parce que Yeraí ne fait pas cette distinction puisqu’il vit au croisement de plusieurs styles de vie. À titre personnel, j’ai l’habitude d’utiliser ma propre vie dans mes chansons, mais ici, la responsabilité émotionnelle était plus forte, parce qu’il s’agissait de la vie d’autres personnes. C’est là que j’ai vraiment ressenti du respect. Un dialogue constant s’est ouvert autour de la famille de Yeraí.

Le documentaire est aussi un portrait générationnel, notamment dans la manière d’aborder l’amour.

A. Á. : On a tous des parents qui possèdent leurs propres conflits, on a tous des choses qu’on n’a jamais vraiment dites ou réglées avec notre famille. On vit en couple et on essaie de trouver notre place dans le monde actuel. Notre génération a changé beaucoup de choses par rapport aux précédentes.

Jusqu’ici, vous avez évolué dans le monde de la musique. En tant que cinéaste, votre première œuvre est un documentaire musical. Le défi serait-il de réaliser quelque chose de totalement détaché de la musique ?

A. Á. : Détaché dans le sens où la musique ne serait plus le sujet principal. Mais à chaque fois que j’ai une idée de film, je pense toujours à la musique que je pourrais créer, à celle qui existe

déjà et que je pourrais utiliser, à la manière dont elle interagit avec la narration... Oui, je dois faire de la fiction, mais il est très probable que dans cette fiction je me laisse emporter par la musique, ou que la bande-son y ait une place centrale.

Vous dites que ce film est la meilleure chose que vous ayez faite. Mais si vous deviez comparer, qu’est-ce qui a été le plus difficile : réussir avec ce film aujourd’hui, ou avec certaines de vos mixtapes fondatrices ?

A. Á. : Faire un film, c’est un miracle. Tout est beaucoup plus monumental... On a dû monter une boîte de production, apprendre tout le processus... Et ça, c’est grâce à la musique. On a fait un film complètement indépendant, que *Little Spain* et moi avons porté de A à Z. Au fond, ça ressemble beaucoup à ce que je faisais au début dans la musique : j’enregistrais avec des amis, chez moi. La différence, c’est que si je n’étais pas passé par la musique, je n’aurais jamais eu les moyens de faire tout ça. J’ai eu besoin de la musique pour en arriver là, c’est une évidence.

Pour conclure, si quelqu’un vous disait que ce film est un projet d’ego, que lui répondriez-vous ?

A. Á. : C’est faire preuve d’un esprit étriqué de penser que lorsque l’on change ou que l’on emprunte de nouveaux chemins, c’est forcément par vanité. Il n’est pas question d’en faire toujours plus, mais plutôt de répondre à un appel intérieur. Il est vrai que j’ai ressenti le complexe de l’intrus, et que certains peuvent se dire : “Qu’est-ce que ce rappeur vient faire dans le cinéma ?” Mais au fond, à 14 ans, je n’étais rien, et eux non plus. Tout s’apprend. On n’est pas obligés d’être une seule chose, et de le rester toute sa vie.

Interview de Ignasi Fortuny – El Periódico



INTERVENANTS

Yerai Cortés,
Maria Merino de Paz
Miguel Cortés
Tania García
Farruquito
C. Tangana

LISTE TECHNIQUE

Réalisation et scénario	Yerai Cortés
Producteurs	Cris Trenas, Antón Álvarez, Santos Bacana
Musique originale	Antón Álvarez, Yerai Cortés, Harto Rodríguez, Gabriel Gutiérrez
Image	Uri Barcelona, Diego Trenas, Arnau Valls, Alvar Riu, Nauzet Gaspar
Son	Lin Chang, Fernando Aliaga et Jorge Rodríguez
Conception et mixage sonores	Harto Rodríguez, Antón Álvarez, Gabriel Gutiérrez et Raül Refree
Compositeurs	Yerai Cortés et Antón Álvarez
Direction de la photographie	Diego Trenas, Uri Barcelona, Arnau Valls, Alvar Riu
Graphisme	Cruz Novillo et Rubio & del Amo Alvar Riu, Nauzet Gaspar
Montage	Marcos Flórez (Numax), Cristóbal Fernández
Post-production	Gusa Alonsa-Pimentel
Une production	Little Spain
Distribution	Bodega Films
Ventes Internationales	Latido Films